

MOSAIQUES

Tous droits réservés par Guy Dettmar



I

Chaque jour je m'aventurais dans les ruines. Salem m'accompagnait, à défaut de pièces de monnaie, nous ramassions des tesselles. Le sol en était jonché. Sous la poussière apparaissait des motifs géométriques. Je marchais dans la basilique sur un tapis de fragments de pierres polychromes.

Je me sentais chez moi dans cette ville ruinée, ocre jaune, abandonnée au temps, aux troupeaux, aux nomades. Je m'y sentais bien comme nulle part ailleurs. J'y passais mes après-midi. Je grimpais dans les temples délaissés par les dieux. Assis à l'ombre d'un pilier, je me laissais impressionner par la grandeur abîmée de Sufetula : à mes pieds le forum dallé, plus loin la porte triomphale, une rue, tout autour les restes de la cité anéantie par les hordes barbares.

Dans une piscine ovale et vide ondulaient des poissons rouges. Ils semblaient vivants. Je sautai dans le bassin pour admirer l'oeuvre du mosaïste romain. L'assemblage des milliers de tesselles me fascinait. Les fragments d'un bloc de marbre explosé, retaillés, rassemblés devenaient une oeuvre d'art intemporelle. J'arrachai une tesselle rouge en partie descellée. Sortie de l'oeuvre elle n'était plus qu'un caillou. Puis je la replaçai dans l'ensemble d'où je l'avais retirée : là, elle reprenait tout son sens.

Le coucher du soleil embrasait les piliers du théâtre dressés au bord de l'oued, enveloppait la ville fantôme, la pansait de douceur. L'arc de triomphe régnait à nouveau, les temples étaient incandescents, les thermes étincelaient, ruisselaient de lumière. Mon ombre s'allongeait, la manche vide de ma chemise flottait sur la voie dallée.

Les cours avaient repris au Palais Universitaire. Mais je m'absorbais dans la confection d'une mosaïque. Le motif m'était apparu dans la cabine surchauffée du bateau entre Tunis et Marseille, il faisait partie intégrante d'une vision de Sbeitla, dont j'emportai le souvenir : les enfants roulent des figues de barbaries sur le sol pour en éliminer les piquants, les cactus dressent leurs oreilles vertes boursouflées de fruits. L'un d'eux a l'allure d'une paume géante surmontée de doigts épineux.

On sonna. C'était Jean-Marie, Il me croyait malade car il ne me voyait plus au réfectoire du restaurant universitaire. Il me surprenait à découper du papier coloré en petits carrés. Je fabrique des tesselles

- Des mosaïques en papier ?

Je lui racontai ma découverte à Sufetula. Je lui montrai le morceau de mosaïque que j'avais ramené des ruines et mon collage qui était presque terminé : un arbre noir aux branches tronçonnées ; le fond métallisé explosait, dans la déchirure bleue se dressait le cactus à cinq branches, une main végétale.

- Tu perds ton temps !

- Tu verras quand j'aurai refait ce modèle en dur, avec de vraies tesselles !

Hélas, pour les découper il fallait se servir des deux mains, l'une pour tenir la pierre, l'autre pour manipuler la pince à roulettes. Le mosaïste était mort-né.

En Sicile bien des années plus tard je retrouvai la même fascination, dans la nef de la cathédrale Monreale, devant les murs à fond d'or qui luisaient d'une clarté douce, devant les mosaïques, ces milliers de cubes multicolores qui représentaient l'histoire de la Genèse. Le texte de Moïse s'illustrait en une succession de dix neuf tableaux, la Création du monde, le Sacrifice d'Abraham, le Déluge...

Les tesselles murales, à la fois notes et pixels chantaient la loi mosaïque, celle-là même qu'appliquait mon fils, Simon, depuis sa conversion au judaïsme. Ainsi, le juif étant tenu à l'imitation de Dieu, il doit s'abstenir de travailler le jour du shabbat(1), car au septième jour de la Création Dieu s'est reposé. Ainsi à Roch Hachana(2), après la lecture de la akéda(3), fait-on retentir le chofar(4) en souvenir du bélier qu'Abraham avait sacrifié à la place de son fils ? Je vis soudain deux mondes s'unir sous mes yeux par la magie d'un mot : mosaïque.

En me dirigeant vers la sortie de la cathédrale, j'effleurai des motifs géométriques : ici, un cercle dans un carré évoquait la quadrature du cercle, là deux triangles entrecroisés en marbre blanc noyés dans des tesselles multicolores, représentaient le maguen(5) auquel on attribuait au Moyen Âge des vertus protectrices.

Je venais de rejoindre mon fils. Ou n'était-ce pas plutôt lui qui venait d'embarquer son père pour un nouveau voyage spirituel ? Ne m'avait-il pas inscrit sous le nom d'Abraham sur le registre de la Synagogue ?

II

« *Cher Monsieur,*

J'ai promis à Madame S. de vous répondre aujourd'hui encore. Je suis son assistant aux cours de yiddish à l'Université de Haute Alsace. Dans votre lettre j'apprends que vous vous intéressez au yiddish. En quoi puis-je vous être utile ?

Pardonnez mon indiscretion, mais ne seriez vous pas parent avec les Dettmar qui ont habité au Langzugweg ? Est-ce que mon nom vous dit quelque chose, je suis l'ancien boucher du Judegassle(6) ».

Maurice Brunschwig, professeur de yiddish, a donc connu ma grand-mère et mon père. Quand je lui appris que tu étais juif, il me demanda : « *Juif de mère juive ?* ». Je devinai que cette question était à ses yeux fondamentale et que si je voulais poursuivre notre relation, apprendre le yiddish, je ne pouvais pas lui dire seulement que tu t'étais converti au judaïsme. Je lui répondis :

« J'ai découvert le judaïsme par mon fils Simon. Il est violoniste et a pour ainsi dire deux mères : celle qui l'a conçu et la musique. Grâce à la musique il a retrouvé le chemin de ses ancêtres venus d'Espagne dont la trace s'était estompée. Au monde séfarade il aimerait à présent associer la part de ses racines alsaciennes, et, à travers le yiddish, la richesse du monde ashkénaze. Aux airs séfarades qu'il chante en concert ou aux mariages, il voudrait ajouter des mélodies en yiddish. Il me faut rechercher des textes existants ou lui en écrire. Il les mettra en musique. Peut-être aurai-je bientôt besoin de vos compétences pour corriger mes premiers essais. Pourquoi pas du klezmer en yiddish alsacien ? »

Maurice me répondit en m'envoyant un poème « *Am Kritz* » de Tony Troxler qu'il avait traduit en yiddish « *Am Zèilem* ». Comme premier exercice il me proposa de comparer les deux textes. Je devinai son arrière-pensée : me montrer que « *Kritz* », la croix, n'était pas pour lui un mot tabou puisqu'il s'était donné la peine de traduire ces vers en yiddish. Ce texte n'exprimait-t-il pas en filigrane, la sympathie qu'il ressentait pour moi, le chrétien qui étudiait le yiddish dans l'intention de devenir le parolier de son fils ? Je relis le passage où j'évoquais tes « deux mères ». A partir de cette lettre Maurice crut que ta maman était juive. Tu croyais aussi en ces racines juives, ton grand père maternel, Elie Vidal, avait quelquefois évoqué devant toi les marranes, ces juifs espagnols qui avaient dû se convertir au catholicisme pour échapper aux persécutions.

Peu de temps après je reçus de Maurice Brunschwig un colis de revues présentant « *La Sidra(7) de la Semaine* » datées de l'année 5762. Je découvris les « *mitswoth(8)* » les commandements qui régissent la vie des juifs, et la « *Paracha(9)* » hebdomadaire. Maurice y avait ajouté le dictionnaire de Louis Uhry « *Un parler qui s'éteint : le Judéo-Alsacien* » ainsi que le *Pürimlied* :

« *Qu'est-ce que le Pourim ? m'écrivait-il. Haman, le héros malveillant, avait décidé l'extermination physique des juifs, mais le sort se retourna contre lui et les juifs furent sauvés. C'est la preuve que tout ce qui doit advenir relève de D. et non du destin. Nous célébrons cette victoire par un repas copieux, avec alcool et friandises. Au cours de la lecture du Livre d'Esther, les enfants, chaque fois que revient le nom Haman, expriment leur mépris par des cris et du bruit. On appelle cela Homen klopfe, car on tape sur une grosse pierre ou bien on agite une crécelle. Il ne faut pas laisser passer le nom maudit, cela oblige les enfants à rester attentifs durant la lecture. Pour ne pas laisser partir cette lettre sans vous offrir un petit apéritif, voici un lied sans musique pour votre fils:*

Pürimlied

*Güt Pürim, güt Pürim
Ihr liewi Lait
Isch will Eich verzeile, was Pürim bedait.
D'r Pürim bedeit isch Kichlich esse
Un d'r Homen net vergesse
D'r Homen isch a beiser Mann
Hot rauti Hessli an.
D'Fra hasst Merla
Die Tochter Seria
D'r Sühn hast Kalme
Henke sie an d'r Galge
Vorne an die Naudelspitz
Wü d'r Homen selwer sitzt*

Avant de clore, vous me demandez si j'ai habité à Pfastatt.: " ich ben nie aus'm Jéddegessle geratzt, ben emmer en m'eim Bajès gebéwe.(je n'ai jamais quitté la rue des juifs, ni ma maison)

Shalom »

Durant les quatre années de notre échange épistolaire Maurice dépensa beaucoup d'énergie pour m'éclairer sur la religion juive et ses rites. Il avait alors 91 ans et ses lettres comptaient souvent plusieurs pages. Certains passages étaient difficilement compréhensibles, car il ne dominait pas toujours la syntaxe française, surtout quand il s'emballait sur un sujet qui le préoccupait en particulier. Rapidement, Maurice me sensibilisa au yiddish oriental, plus riche que le judéo-alsacien en voie de disparition. Il me proposa une lettre à traduire : « *Brief aus Chelmwyla* » et un dictionnaire « *Jiddisches Wörterbuch* » de Ronald Löttsch. Comme la plupart des textes étaient écrits en lettres hébraïques, je me suis mis à étudier cette graphie.

Simon, grâce à ta conversion au judaïsme les mosaïques de Suffetula se muèrent en lois mosaïques qui m'ouvrirent les portes du yiddishland.

III

Un séjour en Alsace me permit de rencontrer Maurice Brunschwig. Il m'avait donné rendez-vous chez lui un samedi après-midi. Le bus me déposa devant la gare de Dornach. Pour aller chez Maurice Brunschwig je franchis le passage à niveau, passai devant la pharmacie, m'arrêtai un instant devant la synagogue à laquelle je n'avais pas prêté attention à l'époque où mes parents m'emmenaient en visite chez ma grand-mère. Une voûte en grès rouge soutenait l'avancée qui donnait sur la porte d'entrée close. Deux grands marronniers ombrageaient le jardin clôturé. Je traversai la Judegessle. On y restaurait une maison, mais la boucherie avait disparu. Avant d'atteindre le sommet de la colline, j'eus un pincement au cœur en revoyant, la villa verte de ma grand-mère, morte il y a plus de trente ans.

Simon, il a fallu que tu te convertisses au judaïsme, que je veuille apprendre le yiddish, pour que je revienne sur les lieux de mon enfance. Maurice Brunschwig habitait quelques maisons plus haut, là où le Langzugweg amorçait la descente. Je poussai la porte du jardin, m'avançai entre les plates-bandes fleuries, grimpai les marches de l'escalier. Je sonnai une première fois, une deuxième, une troisième fois, personne ne me répondit. Je reconnus la « mézouza » fixée à droite, sur l'encadrement de la porte d'entrée. Quand tu passes le seuil de ta porte, Simon, tu effleures la mézouza des doigts et tu les baises. Je frappai plusieurs fois encore. Aucune réponse. Maurice faisait peut-être la sieste ou se trouvait encore à la synagogue. Là aussi la porte était close. J'essayai alors de le joindre d'une cabine téléphonique. Mon appel resta sans réponse.

J'appris lundi, en lui téléphonant à nouveau qu'il m'avait guetté, assis à la fenêtre du balcon, car le jour du shabbat, il débranchait les sonneries. Il s'excusa pour ce premier rendez-vous manqué et m'avoua aussi qu'il était un peu dur d'oreille et qu'il s'était assoupi.

Lorsque le mardi, il m'accueillit, je me trouvai devant un homme de petite taille, aimable, vif malgré son grand âge, avec la kippa rivée à sa tête. Dans le « Esszimmer », pièce réservée aux repas de fête et où l'on recevait les visiteurs, Maurice me servit le cake qu'il avait préparé pour le shabbat et de la liqueur de cédrat. « Une fois par semaine j'apportais la viande à votre grand-mère, me dit-il, et vous savez, votre père était un grand et bel homme ». J'aurais aimé en savoir plus sur ma famille paternelle, sur mon grand père, le commissaire de police allemand, Dettmar, chassé après la défaite de 1918. Il préféra m'entretenir de l'université où il s'investissait pour faire vivre le « mameloschen(10) ». Il écouta avec grand intérêt ton histoire, Simon, ton premier Pessah(11) :

« ... à Paris, où Simon enseignait le violon, lui dis-je, un élève l'invita à fêter Pessah avec sa famille. Ce jour-là il découvrit les rites juifs. Le garçon lui mit la Hagada(12) entre les mains et Simon à son tour lut des textes de l'Exode et des psaumes de louanges. Il écouta les chants. Le père lui expliqua le sens des ingrédients qui composaient le plat du seder ». « Chaque ingrédient a sa signification, m'interrompit Maurice : le harosseth , pâte faite de pommes râpées, dattes écrasées, cannelle, noix et amandes que l'on mouille de vin et accommode les herbes amères : la laitue, le céleri, le raifort. L'œuf représente la pérennité du peuple juif, l'os provient de l'agneau, car l'agneau sacrifié a sauvé les premiers mâles par son sang répandu sur les linteaux des portes des Hébreux. Le seder(13) repose sur trois matzoth(pain azyne), qui rappellent le pain de misère.»

« Pour clore la soirée, Simon interpréta l'air de Yiddish Mame. La mère de son élève ne put retenir ses larmes. Peu après on l'engagea pour jouer à la synagogue. C'est ainsi qu'il trouva le chemin du judaïsme ».

Je demandai ensuite à Maurice de me lire à voix haute, phrase après phrase la lettre de Chelmwyla, et de me la faire répéter en corrigeant mon accent. Au moment de nous quitter, il me tendit un document : «Vous y trouverez les adresses des livreurs de produits kasher(14) congelés,... pour votre fils, quand il viendra en vacances chez vous ... »

IV

Simon, n'est-ce pas à Pfastatt, que tu as le déclic pour le violon ? Ton cousin Jean fait grincer les cordes de son instrument en jouant « A vous dirais-je maman ». Tu le lui prends des mains pour essayer à ton tour. Jusqu'à ce jour tu as étudié le piano et voici que tu joues la même mélodie que ton cousin, en faisant chanter les cordes ! Le violon ne te quittera plus.

Simon, tu nous as si souvent surpris, à commencer par ta manière de venir au monde. Ce 5 janvier 1970 je quitte Montarnaud. Je sais que j'y reviendrai dans trois semaines pour ta naissance. Claire est sereine, avant mon départ elle m'a pris la main, l'a pressée contre son ventre pour me faire sentir les coups de pieds du bébé qui s'agite.

Arrivé à Saint Quentin, je tombe de fatigue, je me couche sans manger. Je me nourris d'images, l'une d'elles me poursuit : le ventre dilaté de Claire. Merveilleuse, mystérieuse et inquiétante vie comprimée et gigotant dans les entrailles de celle qui s'apprête à devenir maman ! Et comment devient t-on père ?

Le lendemain on frappe à la porte. C'est le concierge de l'immeuble. On me demande au téléphone. Je descends les quatre étages jusqu'à la loge. Jean-Pierre, le frère de Claire, m'apprend que tu es né. Je crois d'abord à une plaisanterie. Il me raconte alors dans le détail le déroulement des événements : après mon départ Claire s'est promenée dans la garrigue en compagnie de sa tante. Au coucher elle a perdu les eaux. Son père l'a transportée à la maternité de Montpellier où tu viens au monde. Il ajoute pour me tranquilliser : « Comme une lettre à la poste ! ». En regagnant mon appartement, je suis dans tous mes états, je me sens abandonné, exclu du miracle, seul : personne avec qui partager mon inquiétude et ma joie.

Tu as huit mois lorsque nous embarquons sur « La ville d'Alger ». Nous quittons Saint Quentin, la rue Gustave Eiffel, les champs de betteraves, la brume. Notre demande de mutation dans le cadre de la Coopération a été acceptée. Aux yeux de nos parents, nous sommes des inconscients : quitter la France avec un bébé de huit mois, pour un pays incertain, c'est de la pure folie. Claire et moi sommes habités par une ferveur indéfinissable.

Blida. Des hommes en djellaba assis à une table de café jouent aux dominos, d'autres, inactifs, se tiennent au coin des rues. Dans la foule, des femmes en haïk : une courte voilette blanche cache leurs visages pour ne montrer que des yeux qui semblent vous fixer. Notre appartement possède une

vaste terrasse où s'entrelacent les branches d'une treille et le jasmin. Elle surplombe la ruelle où résonnent les voix des marchands ambulants qui exposent sur leurs voitures à bras des légumes, des oranges et parfois du poisson. Sous notre fenêtre une bande de garçons joue au foot en tapant dans une vieille boîte de conserve. Par-dessus les toits, la flèche blanche du minaret d'où retentit l'appel du muezzin. Dans le lointain la chaîne de l'Atlas se détache sur le ciel bleu. Une allée d'orangers nous mène au lycée. Nous croiserons souvent sur ce chemin une mendiante assise contre le mur d'un immeuble :

« Elle prend le bout d'un carton
L'étale sur un bout de goudron
Attend dinars, duros, argent
Pour durer in shallah
Avec son enfant blotti
Entre les trous de sa gandoura
Pleine du vent qui joue
Avec la poussière et lui. »

En novembre commence le ramadan : vers cinq heures des enfants imitent la sirène qui brise le jeûne. Jeannette nous apporte la chorba(15) et des zalabias(16) ruisselants de miel. Dans la maison d'en face, par une fenêtre entrebâillée nous parvient de la musique, on y fait la fête.

Le 6 janvier, jour de ton premier anniversaire, il neige. Les pentes de l'Atlas, la place d'Armes, le palmier qui émerge du kiosque, l'avenue des orangers tout est recouvert d'un épais manteau blanc. Le soleil revient. Une calotte de cristaux étincelants recouvre chaque orange.

Te souviens-tu de notre promenade printanière vers Chréa(17), je te montre une fleur, je l'appelle le crocus de Chréa :

La fleur me dit sa fragilité d'être
Si près des épines qui peignent les moutons

Elle me dit sa pauvreté d'être
Agrippée à la sève minérale des rocs

Elle me dit sa fête d'être
Un instant insensé de bleu

Elle me dit son mystère d'être

Un matin en me rendant au Lycée Ibn Rouchd, un parfum omniprésent m'enivre : les orangers sont en fleurs.

Au-delà de Blida, au-delà de l'Atlas commence cette autre Algérie, le Sahara. Tu vas avoir deux ans, lorsque nous t'emmenons dans le grand sud. A Touggourt nous visitons la palmeraie. Tu veux accompagner les hommes qui grimpent le long des troncs pour récolter les régimes de dattes. Sur la route vers El Oued nous nous arrêtons pour acheter la rose des sables qu'un garçon nous tend. Dans la ville, la fête bat son plein : des garçons sont montés sur les coupoles des maisons pour assister aux courses des cavaliers.

Nous logeons au bord de l'erg oriental chez un ami qui passe les vacances de Noël en France. Comme par miracle nous attend sur la table de la cuisine un magnifique régime de dattes mûres...

Sur l'aire où se tient le marché, tu ne vois pas les tentures bariolées, les poteries, ni les métiers à tisser : tu n'as d'yeux que pour le dromadaire, animal merveilleux sorti d'un livre d'images. Le chamelier nous propose une promenade. Nous nous hissons sur la selle, l'animal se lève brusquement, tu te serres contre moi. Nous avançons parmi les étals comme des princes qui parcourent leur royaume.

Entre Touggourt et El Oued les dunes s'étalent à l'infini : tu disposes à toi tout seul du plus extraordinaire bac à sable. Dans ton habit rouge tu dévales les pentes. Claire s'enfonce dans le sable, tu la devances, tu ris aux éclats.

Au loin progresse lentement une caravane. D'oasis en oasis, les touaregs promènent leur maigre troupeau. Ils n'ont pas appris à lire dans les livres, ils déchiffrent sur la page noire du firmament les tracés stellaires, ils naviguent sur des océans de pierres et de sable. Ils errent avec les vents, leurs visages pleins d'âges. Leurs gandouras bleues les mêlent au ciel.

Ces images sublimes et désespérées avaient ouvert nos cœurs, nous avaient préparés, presque à notre insu, à accueillir Djamel, qui par je ne sais quel miracle nous était tombé dans les bras. Il attendait notre retour en France. (cf. : *Si c'était écrit*).

Chaque soir tu regardes avec Claire la petite photo d'identité fixée au-dessus du lit, qui te montre une frimousse ronde et de grands yeux noirs, ton frère, qui existe déjà et que tu vas bientôt connaître.

Nous passons l'été du retour à Montarnaud sur notre colline du Mascla où les cigales droguées d'été ruminent leur indigestion d'azur dans le grand chêne vert.

Assis dans la petite piscine en plastique Djamel et toi barbotez dans l'eau. Votre grand-père a construit au sommet de la colline une cabane pour Nanette, l'ânesse. Nous apprenons que Claire a été nommée au collège de La Garde et moi à celui de Carqueiranne.

A la rentrée de septembre nous nous installons dans la banlieue de Toulon, rue Jean Giono.

Djamel a trouvé sa place dans notre famille. Simon, tu es son repère, il ne te lâche pas d'une semelle. Bien vite il veut partager avec toi la place d'enfant-roi. Je l'entends encore s'écrier « moi aussi ! », Il prononce le « s » en chuintant, si bien que nous le surnomons parfois « Moiauschi. »

Avant de vous endormir vous aimez que je vous raconte une histoire. Celle du « Schimmel » te passionne. « Elle est vrai ... ? » me demandes-tu chaque fois. « Oui, j'étais alors à peine plus grand que toi....tu la connais par cœur... je vais te la dire en alsacien, la langue que je parlais à la maison... » « Sallamols » c'est le titre , ça veut dire « en ce temps là... » « C'est quand tu étais petit ? » « Oui, je te l'ai déjà dit, comme toi »

« Dr Margot esch schu längscht tot
Sallamols hat er dr Schemmel üssm wissa Kleefald zoga »

« Margot, c'est le cheval qui a tiré le schimmel mort du champ... Schimmel, c'est le cheval blanc... » « Oui, tu vois bien que tu comprends... »

Dr Schemmel esch mr dr liabscht gse

« Le cheval blanc était ton cheval préféré...quand je serai grand j'aurai aussi un cheval, je l'appellerai Schimmel ! »

Nur gfora Gras hat er gfrassa
Das hat'm dr Lungaschlag ga

Il avait mangé de l'herbe gelée
Il a eu une congestion pulmonaire

Uffm a Bratt hat dr Margot das schwara Ross zoga
Dr Apotekwag uffa das schena Ross

Margot l'a trainé jusqu'à la ferme
Bis zum Būrahof.

Er ha si letschta Bleck gsa
Ar mina erschta Trana

Tu as vu son dernier regard
Et lui ta première larme

So esch dr Schemmel gstorwa
Und dr Margot esch oï schu längscht tot

« Tu dis qu'il a vu ta première larme...c'est pas possible, il était déjà
Mort ! »

« Son oeil immobile était grand ouvert, j'avais l'impression qu'il me fixait...
j'étais sûr qu'il me voyait encore... »

« Quand je serai grand, j'aurai un Schimmel, je galopperai aussi à travers le
village... et tout le monde me regardera... »

Claire et moi t'avons offert un mange-disque. Tu écoutes la chanson du
Petit Cheval Blanc. Quand tu comprends que le petit cheval est mort, tu éclates
en sanglots. Tu es inconsolable.

Tu as souvent des quintes de toux, les gouttes, le sirop ne suffisent pas.
Dans la nuit la toux spasmodique, te réveille. Je me lève, te prépare une tisane
avec du miel, tu restes un peu avec nous dans le lit. Une nuit Claire ne me dit:
« Je l'aime tellement, je me sens coupable envers Djamel... » Je lui
réponds : « A Pfastatt j'ai été le préféré, il y a toujours un préféré... mais ça n'a
jamais empêché ma mère d'être juste avec mon frère et mes sœurs, de les
aimer.»

Contraints de quitter le lotissement de La Garde, nous avons acheté une
maison de village à Cuers où vous fréquentez, toi, la classe de C P et Djamel la
maternelle. Claire t'attend devant l'école, après ton premier jour de classe. Elle
demande, curieuse : « Elle est comment, ta maîtresse ? » .Tu réponds avec un
grand sourire : « Elle a les mêmes souliers que toi ! »

Les vacances de Février, nous les passons régulièrement à Moulières. A
la lune croissante : les Cauquil tuent le cochon. La neige a fondu. Le ciel bleu,
vaste et ouvert, englobe notre ferme cernée de montagnes. Ton frère et toi
fabriquez dans la cuisine des Cauquil votre premier saucisson : vous remplissez
de viande hachée le boyau lavé dans l'eau glacée de la fontaine.

L'été suivant, vous assistez à la naissance d'un veau : « Vite, il y a déjà les sabots qui sortent ! » Monsieur Cauquil s'affaire, son avant-bras a disparu dans le ventre de la vache. Il attrape les sabots du veau, tire, la vache déverse de la bouse sur son bras. La fermière passe une corde avec un nœud coulant autour des sabots. Puis le fermier tire à nouveau : pattes, corps, tête enduits de viscosités apparaissent, le veau tombe sur une botte de paille. La mère tourne sa tête vers lui, à coups de langue elle lui fait sa toilette. Tu demeures coi. A quel point les gestes du fermier t'auront-ils marqué ?

La récolte de notre miel est un autre moment extraordinaire, Je désopercule les rayons et vous vous délectez avec le gâteau de cire dégoulinant. Ce plaisir s'arrêtera lorsqu'une piqûre d'abeille déclenche chez toi un œdème de Quincke. Nous découvrons que tu es allergique au venin d'abeilles. Il faudra suivre une cure de désensibilisation. Plus tard je vendrai les ruches.

La classe a repris. En rentrant de l'école Djamel te dit: « Y a un garçon qui m'a dit « arabe » Ta réponse de grand frère : « La prochaine fois tu viendras me chercher ! » « Qu'est-ce que tu feras ? » « Eh ben, je le prendrai par le tablier et je lui dirai que Djamel est Français, parce qu'il est né en France ».

A la question rituelle : « Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui à l'école ? » Tu dis d'un ton râleur : « Oui, eh ben, y avait plein de soleil dehors et on a fait que travailler dedans ! »

Je te dis que je suis heureux d'avoir maintenant un grand garçon. Alors tu me demandes : « Tu ne m'aimais pas quand j'étais bébé ? »

Agacée, Claire crie : « Ils nous embêtent, ces enfants, ils nous dérangent tout le temps ! » Tu réponds : « Il ne fallait pas nous faire ! »

En parlant d'amour, Djamel lance : « L'amour, c'est quand on se donne des baisers partout. »

Dimanche matin, au petit déjeuner, nous entendons les cloches : « Papa, tu vas presque jamais à la messe...tu crois pas en Dieu ? « Si, je crois en un Créateur, un être qui est à l'origine de toute chose ! » Ma réponse ne vous plait pas. Djamel : « Toi, avec ton Créateur ! Pourquoi tu l'appelles pas par son nom comme tout le monde ?

En écoutant un disque, Simon, tu dis : « J'aime beaucoup cette musique. » Instant de silence. « Mais je ne sais pas pourquoi je l'aime. »

L'attrait du Languedoc, le Mascla, Montarnaud, Montpellier, la ville où tu es né, est si fort que nous demandons régulièrement notre mutation. En 1980, je

l'obtiens, mais sans Claire. La séparation va durer une année. Je t'offre un cahier, ton journal :

« Mon papa part le lundi de bon matin à Béziers, dans un train ! Pendant la semaine il se passe des choses de matin, des choses de vilains, des choses qui font mal à ceux qui ont un cœur morose...

« J'aime pas ces semaines là où on se dispute...car la semaine est amère quand mon petit papa n'est pas là.. »

« Mes parents ils parlent allemand et ça m'intrigue...Ma mère, quand tu fais la sorcière, j'ai encore peur...Mon père, je te vois, petit, en train de faire de drôles de choses aux Allemands ..., eh ! couper les fils électriques des Allemands, te cacher dans les blés et faire du chewing-gum pour passer le temps... »

« Ça se passe devant moi, l'écureuil grignote, grignote, il entend un camion et se jette sous la roue...J'étais rongé de tristesse d'avoir cet écureuil, là devant moi, mort, comme ça. Une mouche s'est posée sur le pauvre écureuil, mort, mort ! J'eus pas le courage de l'enterrer. C'est mon père qui le fit ... »

Djamel débute l'étude du piano avec Claire et, toi, tu suis les cours de violon avec Solange D. à Toulon. Tu prépares ta première audition, je te regarde jouer : j'entrevois l'artiste, tu es beau, tes yeux vifs que la mèche rabattue sur le front n'arrive pas à cacher. Ah ! si le désir de jouer devenait si puissant que l'effort se mue en plaisir !

Simon, je n'oublierai jamais l'audition dans la salle des concerts : ta présence, tes attaques précises, ton vibrato et en final les trois pizzicati. Le même soir Mitterrand est élu président.

La transplantation est difficile : tu es malheureux de quitter Cuers, ton village, ton professeur de violon. Tu notes dans ton journal : « Béziers la grande ville : les voitures les mobylettes, les motos, il en faut... La montagne, les collines, les forêts, il en faudrait ! On s'ennuie dans l'appartement, le vélo nous manque et le bruit est là... c'est la vie ». Dans le registre de la nouvelle école de ton frère figure désormais son deuxième prénom Bastien qui va peu à peu, pour tous, remplacer Djamel.

Le jour de ta rentrée en sixième, je t'accompagne : tu es fier et inquiet. Mais quelle désillusion au Conservatoire de Béziers ! La pédagogie et la douce exigence de Solange S. te font cruellement défaut. Pour compenser nous vous

envoyons en été à la Foux d'Allos, toi et ton frère, c'est votre première colonie musicale

J'ai gardé la lettre que tu nous as envoyée le 4 juillet :

« Chers parents,

Le début de cette colonie était assez dur, pour ne pas dire très laborieux. Exemple : aux repas entre chaque plat il fallait attendre 1h, sans exagérer ! Pas de studio pour travailler tranquillement. Les âges ne sont pas respectés : dans notre chambre, nous sommes 3 de 15 ans, 2 de 11 ans et bien sûr 1 de 13 ans. On m'a donné un morceau trop facile à jouer dans « Lancen » « que j'avais déjà travaillé l'an dernier, après le « Sheid ». On m'a mis dans un truc trop facile pour moi. Nous n'avons pas encore reçu les partitions de l'orchestre et le Vivaldi

Au revoir.

Simon, votre fils chéri »

A Béziers, dans notre appartement, par égard pour les voisins tu mets souvent la sourdine quand tu t'exerces. Tu désires bientôt un violon qui te permette d'obtenir une meilleure qualité de son. Chez M. Vatelot à Paris les prix sont trop élevés. C'est finalement chez M. Sabatier que tu trouves ton bonheur pour 28000 francs.

« En violon, ça marche bien : le prof m'a dit que j'ai eu le déclic..., je ne l'ai pas senti »

Nous avons plusieurs discussions concernant ton avenir. Finalement tu fais le pas décisif : « C'est un peu comme un rêve, notes-tu dans ton journal ... D'un jour à l'autre je vais avoir une autre vie. C'est un peu comme un grand pas ou une page qui encore une fois se tourne ». Après ton passage en classe de F11 à Montpellier et ton succès à l'examen de fin d'études avec mention très bien à l'unanimité, tu décides de t'inscrire au conservatoire de Boulogne-Billancourt où Madame L. t'accepte comme élève. C'est le grand saut dans la capitale. Tu es seul, ton unique point d'attache c'est ton instrument : avec lui tu connaîtras les moments de souffrances, de bonheur et d'angoisse.

Dans un premier temps tu vas loger dans un foyer catholique. J'ai gardé quelques unes de tes lettres de cette époque de ta vie :

« Chers parents

J'ai pris contact avec Jo et Daniel, donc tout va bien, à part que j'ai un ongle incarné et je ne peux pas jouer au violon (j'arrive quand même un peu, aujourd'hui 2h.). Chez Daniel, je ne pourrai pas aller jouer tout le temps, mais Jo a une chambre de bonne à Troca : elle m'a fait faire un double de la clef.

J'ai dépensé 100 francs chez le docteur, 100 francs pour m'acheter des chaussures (promo) et dans le métro j'ai pris un PV de 200 francs parce que je n'avais plus de ticket (j'attends le mois prochain pour faire faire la carte orange). Les relations avec le Père B. (Papy) deviennent de plus en plus décadentes ...

Pour l'argent, j'ai encore 735 balles sur mon compte (BP). Mais je n'ai pas encore repéré de BP. En plus j'aimerais bien les garder. Ce serait bien si vous pouviez m'envoyer l'argent que j'ai dépensé chez le médecin.

Pour le conservatoire, je viens de recevoir mes horaires : mardi : 13h30 - 14h30 (technique du son) et orchestre. : le meilleur orchestre de Boulogne car j'ai été admis en D.F.E. II ;ça veut dire que je présenterai Supérieur à la fin de l'année. Mercredi : 15h15 -16h15 Madame L. ; vendredi : l'assistante. Il faut encore que je choisisse mes horaires de solfège (ils ont mis tout le monde en moyen, je n'y ai pas échappé) vendredi : analyse de 11h à 12h30.

Salut, gros bisous

Simon. Bonjour à Bastien ! ». .

« Paris 15^{ème}

Chers parents et très cher frère.

Aujourd'hui tout va encore bien. Je sors d'une interro d'allemand, je pense que ça a marché.

J'ai acheté ma carte orange, plus de PV, j'ai une carte de cantine pour passer en priorité et gagner du temps. En ce moment je vois Jean-Louis presque quotidiennement. Cool !

Hier, j'ai eu ma première leçon avec Madame L. Selon elle, ça devrait marcher, bien que je doive rattraper ma technique de base (plus de précision, de justesse) En solfège aussi ça devrait aller. Je dois acheter des bouquins. Je joins le certificat de scolarité que papa m'a gentiment demandé dans sa première lettre.

Simon

PS Merci à Bastien pour ses lettres »

A Béziers, il est huit heures passées, nous attendons ton coup de fil, en vain. Je bois un whisky, Claire regarde le film du dimanche soir à la télé. Simon, pourquoi ne t'oblige-tu pas à nous téléphoner au moins une fois par semaine ? Pourquoi ne sais-tu pas maintenir ce lien minimum ?

C'est triste pour nous ce soir, de devoir aller dormir sans avoir entendu ta voix. C'est douloureux pour nous, ce soir, de penser à toi, seul dans ce grand Paris. Bastien essaie de nous consoler. Il ne supporte pas de nous voir souffrir.

A cette époque ton grand père, conseiller municipal à Montarnaud, nous apprend que le « Mascla », notre colline ne sera bientôt plus constructible à cause de l'évolution du POS. Il faut rapidement la vendre. Vingt années de rêves de vie à Montarnaud ... C'est là que Claire et moi nous sommes mariés, dans ce lieu où j'ai découvert le Midi, la garrigue dans sa plus grande intimité, ce lieu où tu as tété ta mère, où Kamila, la maman de Bastien, a rejoint Claire, ce lieu de tant de rencontres, de tant de fêtes, comme presque tous les lieux où j'ai vécu, il est à présent plus vrai dans mon cœur que dans la réalité. Là, aucune loi, aucun bouleversement, aucun changement de municipalité, de politique ne me le prendra.

J'ai un acquéreur pour 350 000 francs. Notre Mascla va se métamorphoser en toit d'ardoises à Moulières, en argent pour payer les études, en voiture.

Plusieurs fois je suis venu te rendre visite à Paris. Je t'attends dans le grand hall du Conservatoire de Boulogne-Billancourt. Tu es souriant car ton professeur t'a fait de bonnes remarques au cours du matin. Ton copain violoncelliste t'accompagne. Tu t'exerces encore une heure dans ta chambre : les doigts martèlent les cordes sur le manche, une merveilleuse petite mécanique de précision. Le soir nous voyons « Le dernier empereur de Chine » au Kinopanorama, sur l'écran géant.

A l'hôtel tu m'as donné à lire ta dissertation de philo et ton devoir sur l'histoire de la musique. Je suis critique, tu écris comme tu parles. Tu te sens seul dans ce foyer, seul avec des dizaines de jeunes transplantés. Les règles sévères sont à tes yeux celles d'un pénitencier : « J'ai 17 ans, je n'ai rien à expier ! » Tu fais les allées et venues entre le conservatoire de Boulogne et la rue de la Croix verte, seul, avec la tentation de gommer tout ce qui endolorit ta vie, de neutraliser les forces qui te volent la paix, de te « payer une tranche de liberté ».

Et il y a aussi les paroles de Madame L.: « Il vaut mieux ne pas présenter le niveau supérieur... Tu auras davantage de temps pour préparer ton bac. » L'examen de fin d'études que tu as obtenu à Montpellier avec la mention très bien à l'unanimité ne compte plus ici. Simon, dans ton lit, le soir, tu as certainement pleuré.

J'aurais tant aimé que la souffrance vous soit épargnée, à toi et à Bastien. Vœux pieux ! Il fallait se consoler avec cette maxime de Nietzsche : « Was dich nicht umbringt, macht dich stärker. » (Ce qui ne te tue pas te rend plus fort)

Simon, ce matin, au moment où le train t'emporte, un sentiment de tristesse, d'impuissance m'envahit. Je t'abandonne à ton destin. Le train vient de m'arracher un bout de moi-même, mon fils. Le jour de ton anniversaire tu seras une fois de plus seul dans ce Paris tentaculaire.

« Paris le 6 janvier

Chers parents et le petit Bastien !

J'ai eu une grosse journée mardi. Le soir de 6h à 8h orchestre. On donne en Mars : la Symphonie n°4 de Brahms. C'est très dur, mais j'y arriverai. Aujourd'hui c'est mon anniversaire : JE SUIS MAJEUR.

J'ai payé la cantine 721 francs, je suis à découvert. J'espère que papa me mettra 1000 francs (vite, je n'ai pas envie d'avoir des problèmes avec les huissiers).

Voilà, je lis de plus en plus, même dans le métro. Ce mois va être très dur : en plus du Lycée où je veux assurer, j'ai aussi l'audition.

Voilà, je vous laisse, à la prochaine.

Simon »

« Paris, le 17 janvier

Salut la famille !

Hier, je vous ai téléphoné. Aujourd'hui je vous écris. J'assume comme on dit. J'espère que vous allez bien et que Bastien a déjà oublié son interro de physique. Moi, ça va bien. J'ai déjà fait trois heures de violon et c'est pas fini... Et là, je commence la philo, j'en profite pour vous envoyer les sujets :

- 1. Peut-on considérer le corps comme le malheur de la conscience ?*
- 2. Suffit-il de devenir le maître de ses pensées pour l'être de ses sentiments ?*
- 3. Dans quelles mesures l'épreuve du temps est-elle un critère de valeur ?*
- 4. La tradition fait-elle obstacle à la liberté ?*

J'ai hésité entre les 3 derniers, finalement je vais prendre le quatrième. J'y réfléchis de mon côté et j'espère que papa et Daniel pourront m'aider. J'ai aussi la musique et pour cette fois c'est plus important pour moi que la philo.

Sur mon compte, j'ai calculé, qu'il me restait en arrivant à Paris 589 francs. J'ai fait un chèque de 584 francs (SNCF), de 721 francs (cantine), de 231 francs (resto). Bref, il me restait : - 947 francs. Mais tu as rajouté 500 francs + 730 + 600 : donc il me reste exactement : 883 francs. Voilà, je vous quitte. Tchao !

Simon

Paris, le 24 février

Chers parents !

J'espère que vous allez bien. Moi, je ne me porte pas plus mal. Je travaille et voilà ! J'ai tellement de choses à apprendre, c'est dur parfois, c'est facile d'autres fois, enfin on verra bien dans dix ou vingt ans. Je fais de mon mieux pour le moment.

Je vais pas vous parler boulot tout au long de la lettre rassurez-vous ! Voilà, je ne suis pas allé à l'orchestre mardi dernier, alors il faudrait que papa ou maman m'envoie un mot d'excuse que je transmettrai au chef d'orchestre. Mardi dernier, j'ai préféré travailler. L'autre chose, c'est que je vais bientôt prendre mon billet de train, et que ce serait sympa que papa me mette des tunes sur mon compte, disons 200 francs, vu que je n'ai plus que 700 tunes. Voilà ! La vie, c'est dur quand on ne s'y attend pas ! On la voudrait toujours autrement, mais elle n'est que ce qu'elle est !

Enfin, je pourrai vous parler de la vie pendant encore très longtemps, vu que ça me donne des idées tout le temps ...

En allemand, j'ai eu 12/20, mais elle a noté serré. A part cela, ça va toujours, on fait aller, ce soir je n'ai pas la « pêche », c'est tout, et voilà ! Enfin je vous téléphonerai bientôt. Un bonjour à tout le monde !

Tchao Simon »

A 14h30, j'arrive au Conservatoire, rue Belle Feuille. L'audition va débiter. Je ne contrôle plus mon attention, mon esprit dérape. Je tente de fixer une chaise, une seule, je la regarde et ne la vois pas. Je suis là sans être vraiment présent. Je m'échappe à moi-même. Je m'adresse aux invisibles qui nous veulent du bien, nos ancêtres qui participent peut-être encore à notre existence.

Tu entres en scène. Les mélodies de Prokofiev me vont droit au cœur. Tu distribues les notes en toute sérénité, aux auditeurs visibles et invisibles. Du lait et du miel.

Un démon vient te troubler à l'avant dernière ligne, un éclair blanc s'est glissé entre les cordes et tes doigts. Il a fallu qu'en cette seconde d'extrême vulnérabilité, une suite d'harmoniques suraiguës, le démon blessé par l'insupportable beauté de la phrase s'infiltrât dans ce qui allait être un état de bonheur, pour le casser.

Le démon a raté son coup : « un accident, mais le reste est beau » dit le professeur.

Le soir : couscous avec ton copain violoncelliste.

Le lendemain : musée d'Orsay, Millet, la prière du soir, l'Angélus : un couple qui glane dans les champs s'arrête de travailler pour remercier Dieu du travail que la vie leur impose.

Nouvelle rentrée de septembre : le TGV démarre, tu me fais un dernier salut. C'est un grand départ. Tu quittes le Foyer Saint François. Tu veux voler de tes propres ailes. Tu vas avoir le meilleur des amis et le pire des ennemis : la liberté, à 18 ans, dans la capitale.

Chambre rose, fauteuil gris, poster de Venise, lampadaire halogène, table : tu es bien installé dans ton appartement du 15^{ème} arrondissement, au 7^{ème} étage, à deux pas de la Tour Eiffel.

Simon, tu occupes nos pensées : tu es le violoniste funambule qui avance entre deux gratte-ciels, tu grattes tes quatre cordes, laquelle va tressaillir, laquelle grincer, laquelle te jeter dans l'abîme ? Le mi, le ré, la double corde ? Cette humble caisse en bois vernis transporte tant de mystères. Aujourd'hui tu dois te surpasser. Au téléphone ta voix absente me dit « J'ai envie de gerber ! J'ai la cagarelle. Je passe parmi les premiers. Hier soir j'ai raté la générale. Ils n'afficheront les résultats que lundi matin »

Lundi : « J'ai raté mon examen... »

Tu es le 7^{ème} et dernier sur la liste des candidats reçus : une consolation, derrière ton nom figure : D.F.E. On t'accorde le droit de refaire ton année.

En ces périodes d'examens tu ne comptes plus, tu compenses en dépensant ton argent :

« Simon, j'ai un coup de fil de la banque. On m'avertit que le 30 du mois, on retire les dépenses en carte bleue, soit 2000 francs, or, il ne te reste que 500 francs. Si tu dépenses en un mois l'argent de deux mois, tires en toi-même les conclusions. »

Simon, j'ai parfois constaté chez toi un comportement un peu fantasque qui te dessert. Malgré ton désir de bien faire, tu n'es pas l'élève modèle que

recherchent les professeurs, tu n'es pas toujours là où ils t'attendent. Tu répugnes à faire des efforts pour t'adapter. Au lieu de jouer le jeu en serrant les dents, tu te révoltes. Mais tu es aussi plein de fantaisie, tu aimes distraire et te distraire. Tu aimes jouer devant un public, ça te stimule, sur scène tu as une vraie présence. Tu composes des chansons, tu chantes. La musique classique ne serait-elle pas trop austère, trop lourde à porter, trop frustrante ? Tu sembles moins fait pour le long terme, tu explodes dans l'instant, tu sais le remplir de plaisir. Un sportif dirait : le cent mètres, oui ! Mais pas de marathon ! Un photographe dirait : tu es comme la lumière du flash, un éclair dans la nuit ; ça donne de bonnes photos, mais attention à la surexposition.

Paris, les 21 et 22 janvier. Tu m'attends au 7^{ème} de ton nouvel appartement. Ton copain, A. Armesto, est là. Je te trouve bien gentil, Simon de faire manger celui qui, à la répétition avant le concours t'a lancé pour te déstabiliser : « Je te gratterai ! »

Tu as une horrible poussée d'eczéma : ta main qui tient l'archet est méconnaissable, chaque doigt gonflé, la peau craquelée. Ton corps et même ton visage sont ponctués de taches rouges écarlates.

Quand nous sommes enfin seuls, je talque ta peau. Ça te calme. Je tente de joindre un médecin : aucun dermatologue, pas même à l'hôpital Saint Louis. A 19 heures tu montes quand même sur scène à l'auditorium de Boulogne : tu joues avec tes tripes du Stravinski. Applaudissements. « Simon a bien joué, me dit son professeur, il faut qu'il soigne sa main » Une camarade lui dit : « Tu m'as donné le frisson ! »

La nuit du 21 au 22 est horrible à supporter : tu te grattes, je te talque, tu te regrattes. Quel cauchemar de vivre cela, impuissant. !

Lundi tu es allé en urgence à l'hôpital Saint Louis.

De retour à Béziers, j'écoute ta chanson : « Saturation ». J'imagine ton ras-le-bol.

« Je me revois t'accompagnant au collège Paul Riquet où tu faisais ta rentrée en 6^{ème}. En franchissant le portail qui mène à la cour, tu me donnais la main. Mes pensées n'étaient pas les tiennes: je savais, toi, tu ne savais pas. Tu étais inquiet et fier. Moi, j'avais l'impression de te mener à l'abattoir. C'est ici qu'allait commencer ta destruction. Je n'avais pas le choix. C'est ici que ta fraîcheur, ta naïveté, ta spontanéité, ta confiance allaient s'évaporer, l'anxiété augmenter, c'est ici que ton enfance s'achevait : les enseignants-élagueurs allaient te mettre aux normes de la société.

Je sais aujourd'hui que mes craintes de père ne se sont pas tout à fait réalisées : tu as su apprivoiser ta trop grande sensibilité, tes angoisses. Des

branches élaguées ont surgi de nouvelles pousses : des pousses dressées qui font penser aux huit branches de la menorah(18) de Hanoukka(19) que tu allumes avec ferveur.

Bastien réussit le Bac C avec mention bien : la meilleure moyenne de sa série de tout le département.

Cette année tu iras en stage d'été à Penne où tu vas retrouver ton professeur de Toulon, Madame D.

« Chers parents adorés !

C'est votre fils Simon qui vous écrit comme promis. A part la chaleur accablante, le stage se passe bien.

Il y a des choses qui sont plus faciles à écrire qu'à dire : quand on sort de l'adolescence et qu'on vogue entre l'adulte et le gamin, même quand on réfléchit, on a du mal à se trouver, à être vraiment soi-même tout le temps. C'est ce qui m'arrive, je connais les grandes lignes, mais les petites ne sont pas évidentes à trouver et le doute s'installe en moi. C'est difficile à vivre surtout quand on est seul. Par exemple en violon, on m'a encore dit que j'étais très doué et cela me fait peur, c'est paradoxalement ce qui me bloque parfois, au niveau de mon travail. Il me faut un équilibre solide et une vie en famille.

Mon programme avance : les danses roumaines progressent, je sais les 4 premières par cœur. Solange est toujours la même, elle aide à établir un contact avec l'instrument.

Au sujet de mes amis, et particulièrement de A., je vous ai trouvé un peu trop pessimistes. F. est très calme, très serviable contrairement à C., pourtant tous les deux resteront pour moi le plus longtemps possible des amis. Je les prends comme ils sont et notre relation est réciproque.

A., c'est autre chose, c'est elle que j'ai choisie, celle que j'aime et qui me connaît, me comprend le mieux ou tout autant que vous. Elle vous adore, vous estime beaucoup. Si a priori elle ne semble pas très serviable, je vous rappellerai qu'elle m'a aidé à déménager, et aider à me supporter, à vivre...

En vous embrassant je vous quitte

Simon

PS : La lettre de papa était super. Aujourd'hui j'ai joué en duo avec un camarade à un concert. Je pense rentrer en train ».

A la fin du stage Bastien m'accompagne pour aller te chercher en voiture : vers 10 heures nous entrons dans ta chambre. Une jeune fille blonde est agenouillée au pied de ton lit.

Le 14 octobre, tu obtiens le deuxième prix à Boulogne. Mais Madame H. te garde comme élève en musique de chambre : tu es le deuxième violon d'un quatuor qui se fait remarquer et vous allez effectuer une année de perfectionnement. On croit en vous. Monsieur G. à votre formation. Votre quatuor s'appellera le Quatuor Armesto, il porte le nom du premier violon et de son frère violoncelliste.

Pour votre premier concert en public vous avez joué *Dissonances* de Mozart à Montpellier. En cette occasion tu as porté ton premier smoking noir. Pour rendre votre son plus homogène, pour vous rapprocher de la perfection, vous avez demandé à un luthier montpelliérain de fabriquer les quatre instruments de votre groupe avec le même bois, les mêmes colles et vernis.

Pendant ce temps Bastien entre en maths sup à Lyon, chez les Maristes, ça me rappelle le temps où j'étais interne à Dijon, à Saint François de Sales. Il doit acheter un bleu de travail et une caisse à outils, car au programme figurent des cours en atelier.

Coup de fil de Lyon : Bastien partage avec nous la joie de la chute du mur de Berlin. Il y a moins d'un an, sa classe emmenée par Claire avait fait la queue à la frontière, au « Check Point Charlie » pour entrer dans le secteur communiste. Un immense espoir s'élève à l'Est.

« Chers parents,

Je rentre à l'instant de l'enterrement d'Eva, ce fut assez éprouvant. Il y avait très peu de gens, tous de sa famille très proche et aussi Daniel. Moi, je suis resté assez à l'écart à tel point qu'ils sont venus me demander qui j'étais. Je suis allé jeter de la terre sur le cercueil, geste très symbolique, que je n'oublierai pas de sitôt.

Il y avait un Rabbin qui chantait au cours de la cérémonie. Ça aussi c'est quelque chose qu'il m'a été très rarement permis d'observer à cause de ma religion actuelle.

Ensuite je suis allé prendre le café chez Gilbert, qui m'a gentiment ramené en voiture à mon domicile...

Je vous embrasse tous

Simon »

Débute alors l'époque du quatuor : Concert à Tours, à l'île d'Oléron et participation au stage organisé par le Trio de Paris. Le plus beau moment de cette saison est le concert de Lunel où vous interprétez le quatuor de Chostakovitch. Par la suite les Armesto décident de remplacer le violon alto par un musicien plus professionnel pour tenter l'examen d'entrée en 3^{ème} cycle au C N S M de Lyon. Vous réussissez le concours et le quatuor Ravel assure votre formation. Vous rêvez déjà de vous présenter au concours d'Evian. Mais entre toi, Simon, et le violon alto le courant passe de moins en moins bien. Ce dernier pousse les Armesto à t'exclure du groupe. Après une si belle et fulgurante ascension le quatuor va s'autodétruire. On te remplace, le quatuor survit quelques mois et disparaît définitivement.

Simon, tu connais alors une période difficile : aux moments d'euphorie succède un temps de déprime. Que faire maintenant ? Repartir à zéro, s'inscrire dans un conservatoire pour décrocher le premier prix exigé pour enseigner. Tu es courageux, tu choisis un professeur réputé très exigeant, Madame C. au CNR de Saint Maure. Dans ce Conservatoire tu feras la connaissance de Babs, qui restera un ami fidèle. Tu découvriras aussi une jeune fille, Cécile L.

Médaille d'or, enfin ! Tu habites rue Tesson, l'appartement de ta cousine Fanny. Tu accompagnes le chanteur marocain Tahar dans ses spectacles. Tu rencontres Ariel qui te donne des leçons d'hébreu. Tu es engagé pour jouer dans les mariages juifs. Durant les vacances d'été, tu fais avec ton frère un voyage au Maroc qui met votre santé en péril et vous fait durement sentir vos limites.

A la rentrée tu emménages rue Jean Pierre Timbaud où Bastien viendra te rejoindre. Tu as créé Manguina, un groupe de musique traditionnelle juive. Avec tes musiciens tu animes des bar mitsva et des mariages.

Un concert mémorable a lieu à la Cartoucherie de Vincennes au Théâtre de L'Épée de Bois.

Tu continues tes cours d'hébreu. Un jour nous apprenons que tu t'es fait circoncire.

Un autre six janvier. Une fois de plus tu es dans le train le jour de ton anniversaire. Tu reviendras un mois plus tard pour l'enterrement de ton grand père, Elie Vidal. Il avait 74 ans. A l'office religieux tu joues un morceau que tu as composé pour lui. .

Peu après, ta grand-mère, Marie Dettmar, décède dans la nuit du 11 au 12 mars, elle allait avoir 90 ans. L'enterrement a lieu à l'église de Pfastatt, tu joues une suite de Jean Sébastien Bach.

L'année des disparitions, sera aussi celle où tu réussis ton examen à l'IFEDEM. Le Directeur du Conservatoire National d'Orléans qui fait partie du jury, promet de t'engager dans son établissement quand un poste se libèrera.

Lors du concert où tu te produis avec ton groupe Manguina à Orléans, tu y retrouves trois ans plus tard Cécile L. Tu nous envoies l'article paru dans

« La République du Centre »
« Une prestation enjouée, parfois proche de l'incantation, qui a su transmettre à la salle la chaleur de ses inspirations multiples jusqu'au final « latino » salué par un tonnerre d'applaudissements »

V

Maurice corrigea mon premier poème en Yiddish : cf traduction

« D' r Mameloshen »

D' Mameloshen esh net tout
Dr Mameloshen en d'r nout
En d'r fidel er schlouft...

Mais tu mettras en musique mon deuxième texte :

Klezmer kum, klezmer kum
Loss der Fidel net stum...
Cholem

Klezmer kum, klezmer kum
Los d'r fidel net shtum
Schpiel alz was es lost sich
Ohne ßof, alz was es lost sich

A freilach zu tanzen
A nign zu wejnen
A nign zu schabbeß
Zu sen chalomeß
Wi frier im geßl
Wi frier im shtetl

Un du, singer, kum
Blieb net shtum
D'r loschen esch net toutt
D'r loschen en d'r nout
Sing alz was es lost sich
Ohne ßof, alz was es lost sich

A lid zu tanzen
A lid zu wejnen
A lid zu schabbeß
Zu sen chalomeß

Wi frier im geßl
Wi frier im schtetl

Lorsque Maurice apprit que tu avais fait la bar mitswa(20) il exprima un doute : « *Je vous dis mazel tov(20) pour la bar mitswa(27) de votre fils, m'écrivait-il, mais, toujours aussi curieux, il me demanda si « la berith mila(21) » n'a pas été exigée et il ajouta : « Chaque enfant mâle est appelé au shabbat qui suit sa date de naissance à lire une section du chapitre de la Torah qui le concerne. Pour votre fils il s'agissait de la Paracha Ki Tissa où sont renouvelés les Dix Commandements, la libération des Hébreux du joug égyptien et de l'adoration du veau d'or. »*

Ma réponse l'enthousiasme : « *Je vous exprime mon émotion pour l'exceptionnelle initiation de votre fils et son mérite et courage de s'adonner à la berith mila qui l'a conduit à la bar mitswa. Il a porté la Torah, il a chanté un verset : la Torah contient 187 chapitres et 304807 mots. Les chapitres en question sont répartis après Simchat Torah où se lit le dernier Vezot Habracha et reprend avec Berechit Boro Elohim. Aucune dérogation des Ecrits de la Torah n'est permise : l'absence d'une seule lettre rendrait le document « Posul. »*

Je dis une nouvelle fois mazel tov ! »

« *Cher Monsieur,*

Je vous remercie aussi pour le mazel tov concernant la bar mitswa de mon fils. J'ai bien lu les lignes concernant cette cérémonie : « Je suis venu pour t'ouvrir le cœur et l'esprit et t'apprendre les secrets de la Création » : cela traduit toute l'importance de cet engagement.

Vous me rappelez d'autre part dans votre lettre qu'on pratiquait dans mon village, à Pfastatt, une cérémonie particulière : « derrière la sacristie hat m'r d'r Jud verbrennt. » (On a brûlé le juif)

Enfant de chœur, je participais, en effet, à un office qui avait lieu, le samedi saint, de très bonne heure. Les fidèles se rassemblaient sur le parvis. Sur un petit foyer on avait rassemblé les déchets cultuels de l'année, des cotons imbibés de Saint Chrême et d'Huile Sainte, un charbon. Une allumette suffisait pour enflammer les corps gras. A ce moment-là j'avais 12 ans, j'étais acolyte, je portais sur un plateau cinq grains d'encens et cinq clous rouges. Je ne savais pas que je participais à une crémation : cette cérémonie s'appelait « dr

Judverbrenna. ». On brûlait le juif. Cela se passait le Samedi Saint de l'an 1950, dans un paisible village alsacien, à deux pas de la frontière allemande, cinq années après la découverte des chambres à gaz et des fours crématoires. Le prêtre bénissait le feu nouveau, les grains d'encens et allumait le grand cierge pascal. En pénétrant dans l'église, le curé chantait « Lumen Christi » et les fidèles répondaient en chœur « Deo gratias ! ». Un diacre portait un roseau en haut duquel étaient fixés trois cierges, la Trinité. Arrivé à l'autel le curé introduisait les grains d'encens dans les trous préparés dans la cire du cierge pascal, puis les bouchait avec cinq clous rouges. »

A cette époque, à Pfastatt, quand on était catholique, on était antisémite, souvent sans s'en rendre compte. J'entendais des femmes chanter, en berçant leur bébé : « Giga, giga matza, morna kumma d'spatza, ewermorna d'finka, alla juda stenka ! » (Violon, violon, pain azyme, demain arriveront les moineaux, après demain les pinsons, tous les juifs puent). Comme dans les comptines le rythme et les rimes induisaient les paroles, mais tout de même... A Pfastatt, avant la guerre, il y avait une synagogue et un cimetière juif. Aujourd'hui, à leur place, s'est installé un fleuriste.

A Bildla vu sallamols cf traduction

Er süech's ewwerall
Unser Hisla em Judagassla
S'esch verschwunda

Er ha's awer uffm Bildla
S'esch a klei Hisla
S'esch dort gstanda
Wu het d'Metzga steht

Er süech ewerall
D'Schul em Derfla
Se esch verschwunda

Er han se uffm Bildla
Se esch üs rote Sandstein
On dort gstanda
Wu het dr Blüemalada steht

Er süech ewerall
Em Derfle dr Deflehof
Wu mina Greissel schloft
Er esch verschwunda

Er esch oï uffm Bildla
A mosiger grabstei
Er esch dort gstanda
Wu het s'Tribhüs steht

Alles esch verschwunda
Bis uff's Bildla vu sallamols

Il ne reste aujourd'hui que l'hospice israélite, où se rendait régulièrement ma mère pour visiter les résidents, converser avec eux et leur parler de son messie.

« *Cher Monsieur,*

Quand je repense aujourd'hui encore à cet horrible rituel de l'église catholique, j'enrage : cet acte me dévoile à quel point le curé était le représentant d'une institution qui générait de la haine alors que sa doctrine aurait dû être porteuse d'un message d'amour. J'étais trop jeune, trop endoctriné, trop ignare pour mettre une telle cérémonie en question. Il m'a fallu du temps pour réaliser à quel point l'Église Catholique se trompait de chemin.

Comme vous le soulignez, il a fallu attendre le Pape Jean XXIII pour que l'Église abolisse enfin ces rites barbares et Jean-Paul II pour demander pardon. Du « mal » émergeait enfin le « bien ». J'aime les merveilleuses paroles d'espérance de Baal Chem Tov(22) : « Si l'on fait le « bien », alors le « mal » aussi devient bon. » C'est ainsi du moins que je les interprète.

C'est aujourd'hui le Nouvel An des arbres. Je me permets de vous envoyer cette poésie. Ne soyez pas trop critique quant à mon yiddish, surtout en ce qui concerne les rimes.

*Tou bi-Chevat cf traduction
(Le Nouvel An des arbres)*

*Er setzt mitn em Paradies
Doch schient em s'lebn so mies
S'Meisala sengt, er hert's net
Dr Mandlaboim blit , er merkt's net
Er verkümt mettla em Paradies*

Er steht mitn em Wunder

Doch esch em alles so bsunder

Dr Sooma kimt

S'oigla triebt

Er spürt d'Luscht

Fer ehn Unluscht

D'oign uf ! D'Ohra uf !

D'Zît esch do! sengt s'Meisala

S'tantzt uf'm Äschtla

Mach wie's Vögela

Tanz, tanz! Het esch Tou bi-chevat !“

Dans sa réponse Maurice me demanda d'abord si nous n'avions pas subi de dégâts lors des inondations à Béziers. A la télévision on avait montré l'Orb sorti de son lit et un quartier sous les eaux. Il évoqua d'autres catastrophes naturelles, où il avait vu agir la main de Dieu : « *Adam désobéit, il est puni sans rémission, ...de la même façon j'ai voulu punir mon fils David : il court vers moi, sa main en feu ...Je lui dis: « Tu as désobéi, eh bien souffre un peu mon petit ! » Puis en voyant son vêtement prendre feu, j'oubliai sa désobéissance, je jetai sur lui un drap. J'ai eu peur.... Je vous rapporte cet accident car votre cas me touche : vous n'avez pas besoin de la sanction du père, vous vous êtes puni vous-même ... Depuis qu'Adam a mangé le fruit défendu l'humanité entière souffre. Depuis que vous avez ramassé l'objet satanique, vos parents aussi sont blessés comme vous. Le handicap occasionné par votre mésaventure vous a marqué à vie, vous et vos parents ».*

Maurice ajouta à la lettre une liste de mots en yiddish pour que je puisse améliorer ma poésie.

Lorsque j'apprends à Maurice que tu m'as donné une mézouza, il s'empresse de m'indiquer comment la placer : « *... à droite de la porte dans le sens de l'entrée, sur l'encadrement, en position inclinée, la partie supérieure vers l'intérieur de la pièce. Avant de la fixer il faut dire une prière : Bénis sois-Tu Eternel notre D..., Roi de l'univers, qui nous a sanctifié par ses commandements et nous a ordonné de fixer une mézouza, qui contient deux passages de la Bible qui mentionnent deux commandements de D. : « Chéma(23) » et « Véhaya ».*

Et maintenant, ne soyez pas étonné ! Je vais faire l'éloge du Pape Jean-Paul II. C'est le seul qui ait dit que Jésus est juif. A Jérusalem, en compagnie

du grand Rabbin Sirat il s'est rendu Mur des Lamentations pour introduire dans les interstices un message à D. pour la paix, puis il est allé au Yad Vaschem(24) pour demander pardon pour toutes les cruautés infligées au peuple Juif.

Lohn's Aich güet gèj... (Portez-vous bien)

Maurice»

« Cher Monsieur,

Le dimanche 3 avril Simon et Cécile se sont mis la bague, d'abord à l'index selon la coutume juive, puis à l'annulaire quand ce fut au tour du prêtre catholique de bénir l'union.

Ce mariage devant une assemblée de juifs et de chrétiens aura sans doute marqué les mémoires. Oui, l'amour est universel. Le Créateur n'est-il pas le même pour tous ? L'amour émane d'une même source.

Simon pense que le critère pour être juif, c.-à- d. être né d'une mère juive, est en train d'évoluer. L'éducation et l'observance des rites religieux respectifs façonneront l'enfant qui pourra par la suite choisir sa foi. Qu'en pensez-vous ? Beaucoup de ses amis, juifs de naissance, vivant à Paris n'observent d'ailleurs plus les rites ».

Ma dernière lettre a beaucoup choqué Maurice. Il ne comprend pas ton acte : « Le subit changement de votre fils me surprend. Un facétieux Rabbin se livre à un attentat religieux. J'ai le souffle coupé par une telle infamie. Simon pense que le critère pour être juif, c.-à- d. être né d'une mère juive est en train d'évoluer. L'éducation et l'observance des rites religieux façonneront l'enfant qui pourra par la suite choisir sa foi... Quelle absurdité ! »

La rigidité de Maurice, la colère du vieil homme m'agaça. Je pensais qu'à 94 ans, riche de l'expérience d'une longue vie, on pouvait relativiser bien des choses et se préoccuper de l'essentiel. Ce n'était pas le cas de Maurice : à 94 ans il observait les lois et les rites à la lettre. Il ne pouvait pas comprendre ton choix, Simon.

Je lui répondis : « ... Le rabbin M. S. et le prêtre M. G. ont co-célébré la bénédiction du mariage, car il leur a semblé que la sincérité du couple et le désir de s'unir devant Dieu était primordial ...

Le mariage fut une grande et belle fête qui en étonna plus d'un. Les moins surpris furent les amis juifs.

Je me permets de vous rappeler la pièce de théâtre de Lessing « Nathan der Weise », que Goethe tenait pour une des plus hautes créations de l'humanité. Lessing a pris comme modèle du juif Nathan, son ami Moses Mendelsohn, le plus grand philosophe de son époque qui prône l'« émancipation » de son peuple...

L'histoire se passe dans la Jérusalem des croisades. Nathan, de retour d'un voyage, apprend que sa fille adoptive, la chrétienne, Récha, a été sauvée des flammes par un chevalier chrétien. Ce même chevalier avait été gracié par le sultan Saladin ...

J'abrège, peut-être connaissez-vous la pièce ? A un certain moment le Sultan met Nathan à l'épreuve : il le somme de dire laquelle des 3 religions monothéistes est la vraie, la Juive, la Chrétienne ou la Musulmane. Nathan lui répond par la parabole des 3 anneaux : ... un père ne savait pas lequel de ses 3 fils était le plus méritant. Or, à sa mort il devait transmettre son anneau à celui qui en était le plus digne. Il s'adressa secrètement à un artisan et lui commanda 2 anneaux sur le modèle du sien. L'artisan parvint à les refaire parfaitement semblables au premier. Incapable de distinguer l'original des autres, le père convoque ses fils un par un et avant de mourir, il donne à chacun sa bénédiction et sa bague. A peine, le père est-il mort, chaque fils arrive avec sa bague et veut être le chef de la maison. Chacun croit posséder le véritable anneau ...

De même il est impossible de dire qui possède la vraie foi. Aucune des 3 religions ne peut prétendre à la suprématie, chacune doit assumer sa relativité. Ce texte de Lessing me parle, m'éclaire, d'autant plus que dans notre cellule familiale, je retrouve un peu l'histoire des 3 anneaux. Exprimé plus clairement : il y a le chrétien, le juif et l'arabe (pas musulman car Bastien a voulu être baptisé). Oui, pour aller au plus près de la vérité et tenter de la partager le mieux possible, je suis obligé de vous révéler que Bastien, Djamel, le mathématicien, est notre fils adoptif. Il se sent proche des cabalistes, il participe aux fêtes juives avec son frère, ses amis et il se dit aussi chrétien. Pour lui, pas de doute, les anneaux sont identiques ! »

Pour juger de la validité de l'acte du mariage, Maurice me pose des questions très précises : « Vous me direz si une « kétuba(25) » a été signée lors de la cérémonie ...Si l'acte en question a été enregistré du côté juif et du côté chrétien ? » Ma réponse est « oui » et malgré moi, je me laisse aller à quelques digressions : « ... bien sûr, Jésus est un authentique juif et l'est resté jusque sur la croix. Les apôtres étaient des gens du peuple, simples, ne sachant pas lire... Mais voici qu'apparaît Paul, le 13^{ème} apôtre. Il est juif, lui aussi, formé à Jérusalem par le Rabbīn Gamaliel. Au cours de ses voyages, après avoir connu

la Révélation sur le chemin de Damas, il va prêcher dans les synagogues où il parle de la venue du Messie en la personne de Jésus. Il invite aussi les païens aux prêches dans les synagogues. De ce fait il met les païens sur le plan d'égalité avec les juifs, ce qui revient à supprimer aux juifs la qualité de peuple élu. Le conflit éclate. Paul comprendra rapidement que les païens sont plus réceptifs et se vantera dans sa lettre aux Galates d'avoir convaincu des païens qui ne connaissaient pas Dieu. « Et les païens tout joyeux glorifiaient la parole du Seigneur et tous ceux qui se trouvaient destinés à la Vie éternelle devinrent croyants »

J'avais tenté d'introduire un peu de discussion dans ma lettre. J'ai blessé Maurice. Ce fut la rupture. Le 18 juin il m'écrit : « C'est la 5^{ème} ou 6^{ème} fois que je relis votre catéchisme d'athée. Votre lettre m'a détruit mon shabbat. Je suis déçu car j'ai mis tant d'ardeur pour répondre à votre demande.

Quelle déception ! Avoir recours à Paul que vous classez comme le 13^{ème} Apôtre...

Je vous présente mon état d'âme désemparé... »

Un an plus tard je lus dans une publication de l'Université de Haute Alsace qu'un colloque international sur le yiddish alsacien avait été dédié à la mémoire de Maurice Brunschwig (1911-2006).

Je l'accompagnai en pensées, voisin désormais lointain, dans les dernières étapes qui marquèrent sa vie sur terre, grâce à la lettre qu'il m'avait envoyée quelques années auparavant.

14 janvier 2003

« Je tenais cependant à vous dire que je ne peux plus aller au cours de yiddish. Mes jambes ne me portent plus. Jusqu'à ce jour je ne voulais pas admettre que j'avais 95 ans ...

Chez nous tout est prévu jusqu'au dernier souffle et même au-delà. Si quelqu'un tombe malade, on doit lui porter secours, lui soutenir le moral, pas seulement implorer D. , mais faire appel à des médecins et ne jamais laisser seul un malade gravement atteint, se réunir autour de lui, les femmes entre elles, les hommes entre eux. Le malade peut avoir besoin d'exprimer ses dernières volontés, ou de vider son cœur. Durant l'agonie une grande vigilance s'impose. Chez nous pas d'extrême onction, mais les Hoshèïmès, les phrases symboliques qui terminent le Kippour (fête du pardon), la dernière expression doit être

prononcée au moment où le malade rend son dernier souffle. Une grande vigilance s'impose donc.

Dès que le décès est constaté, on le vérifie en mettant un miroir ou une plume sous le nez. Il faut déposer la dépouille par terre et lui mettre une pierre sous la tête et maintenir fermé sa bouche par un bandeau. Les membres de la Chevra Kadisha (organisme de purification), les hommes pour les hommes, les femmes pour les femmes, versent sur le corps enveloppé dans un drap et allongé sur une table égouttoir, une quantité prescrite d'eau tiède sur tout le cadavre. et chacun frotte tout le corps d'avant en arrière. Puis on tend le drap, pour que pendant le séchage, on ne puisse voir la nudité. On passe ensuite une capuche sur la tête, puis on lui met une chemise, des chaussons, une chasuble, un cercueil, une housse en plastique avec fermeture éclair, le talith(châle de prière) auquel on a enlevé les tsitsith (franges placées au quatre coins du tallith), une pèlerine, un cordon comme ceinture et un petit sac contenant de la terre d'Israël. Dès que le corps est logé, on fait appel à des membres de la famille pour leur permettre de demander pardon s'ils n'ont jamais offensé leur parent. L'oraun (cercueil) est fermé par des vis et recouvert d'un drap noir. Le jour de l'enterrement le Rabbin fait un discours en français, des prières en hébreu et on déchire le revers de la veste en signe de deuil. Lorsque le cercueil est recouvert de terre le Rabbin se dirige vers les affligés en disant : Soyez consolés comme les affligés de Sion et de Jérusalem.

De retour à la maison, la famille couvre de tenture blanche les miroirs, les voisins les plus proches portent le repas de Aphèïlim (deuil), des œufs durs, du pain, du sel. On ôte les souliers pour mettre les pantoufles, ça veut dire qu'on ne quitte plus la maison durant les Shiwo Jomim (7 jours de deuil intense, on se laisse pousser la barbe pendant 4 semaines, on se prive de manger de la viande durant 7 jours sauf pour le Shabbat). Matin et soir la Communauté fait minyan (un chorum de 10 personnes en l'absence duquel on ne peut pas réciter les prières) dans la maison de deuil. Pour Shabbat les affligés se rendent à la synagogue et se tiennent devant la salle de prières durant Mincha (la récitation des psaumes), puis le Rabbin les reçoit et les conduit à d'autres places qu'à la leur qu'ils garderont tout au long de l'année en récitant à chaque fin d'office le Kaddich (prière pour soulager la peine du mort dans l'au-delà). Après 4 semaines on se réunit pour le demi-deuil. On prie et il est coutume de restaurer les invités en remerciement pour leur compassion. Durant l'année de deuil certaines familles entretiennent des veilleuses en souvenir de celui qui les a quittés.

Shalom »

VI

Pourquoi Simon a-t-il embrassé la foi mosaïque ? Pourquoi s'est-il converti au judaïsme ? Recherchait-il une communauté plus stricte que celle de sa famille ? Des lois ? Des règles ? L'amputation du père a-t-elle perturbé le processus d'identification ? La religion juive lui permet-elle cette identification ? Serait-ce aussi parce que la branche espagnole de ses ancêtres porte le nom de Vidal, qui a souvent été attribué à des marranes ? Quel rôle aura joué la musique ? Plus particulièrement la musique klezmer ? Ces questions ne me quittent pas.

Il me semble que j'ai découvert ton singulier, lumineux cheminement. Simon, aurais-tu reconnu dans ta souffrance d'avoir un père mutilé injustement celle du peuple qui durant la même guerre a été victime des pires atrocités ? Et en choisissant d'être circoncis, en offrant un peu de ta chair à Dieu, n'était-ce pas une façon de t'identifier à ton père que tu as toujours connu avec un morceau de chair en moins ? Devenir juif te permettait de sublimer cette blessure.

Simon, tu n'as pas choisi le chemin de la vengeance, mais la voie qui mène à l'Innommable.

Simon, sans doute t'es-tu aussi demandé pourquoi ta maman a choisi un mari manchot, un homme « incomplet » ? Mystère ! Elle semblait ne pas voir l'amputation, son amour effaçait mon mal. Je n'étais pas là quand elle a annoncé à ses parents qu'elle aimait un manchot. Son amour lui a fait trouver les mots justes et forts, car jamais dans sa famille, je n'ai senti la moindre réaction de rejet. J'étais totalement accepté.

Simon, j'ai vu dans le musée d'Héraklion un cratère cassé et recollé avec amour et patience. Les couleurs, les dessins uniques n'auraient plus existé sans la patience et l'amour du restaurateur. Les bras de l'octopus, tous retrouvés, enveloppaient le vase. Ce qui comptait, ce n'était pas les endroits du rapiècement, mais les méandres des bras de l'animal qui embrassaient le ventre sans jamais plus le lâcher. N'y avait-il pas quelque chose de sublime dans ce vase « cassé », sauvé, aimé ? C'était une pièce rare. Le restaurateur le savait.

Et comme rien n'est à sens unique, je sais que mon amour a certainement dû apaiser ou guérir un manque chez ta mère, un manque qui ne sautait pas aux yeux.

J'ai deviné ton désir pudique de me prendre par la main, cette main arrachée par un engin de guerre, cette main absente, qu'enfant, tu as certainement recherchée, imaginée, remplacée par une main fantôme, cette main qui engendrait tant et tant de questions.

Oui, les mosaïques constituées de bouts de marbre cassés, arrachés au bloc de rocher, décorent les nefs où elles sont appelées à exprimer l'histoire de l'humanité, les moments fondateurs de notre civilisation. « Mosaïque » et « mosaïque » quelle belle et riche homonymie !

Le vendredi 13 mars, à Orléans, nous sommes tous les deux seuls dans le salon, tu me dis sans que rien ne m'y prépare : « Papa, tu as donné un morceau de chair à Dieu, on peut considérer cela comme une circoncision. Je vais te bénir ». Simon, tu me tends une kippa, étends ta main sur moi et lis les versets de la berith mila.

Ultime lien : Ne m'as-tu pas aussi attribué le nom d'Abraham lors de ta bar mitswa ? Oui, Abraham à qui Dieu a donné l'ordre de se circoncire, signe de son alliance avec Lui ! Et grâce à cet acte Sarah donna miraculeusement naissance à Isaac.

VII

A Maurice

Ashkénaze cf traduction

Er redt so komisch
A mélange vu elsässer-ditsch
Français un yiddisch

Ikh bin gwen boucher kosher
Votre bobbe cliente avant guerre
Hab ghabt , cholile, viel glik
J'ai pu quitter mi Elsass in dr zit
Pour me cacher dans le Midi

Er redt so komisch
A mélange elsässer-ditsch
Français un yiddisch

Uf dr Universität brüche sie mi
Im departement Yiddish
Ikh ben ewer ninzig
Un red noch dr mameloschen
Awer wenig studenten accrochent

Er redt so komisch
A mélange elsässer-ditsch
Français un yiddisch

Dr mameloschen mr mussn retten
Dr mameloschen c'est l'âme
Des millions d'exterminés qui plane
Des 6 millionen de gazés, brûlés
si musn arojsgejn mitn lebn

er redt so komisch
a mélange elsässer-ditsch
français un yiddisch

her majne libst plate
di negunim fun poliakn
di negunim fun litwakes
Leiser chante « a kalte nakht »

er redt so komisch

Appendice :

Le Judaïsme est un Livre, écrit Jacques Attali dans le « *Dictionnaire amoureux du Judaïsme* » ce livre est la Torah, que les Grecs nommeront la Bible qui comprend cinq « chapitres » : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome écrits par Moïse dit la tradition, écrits, disent les historiens, si contestés, en quatre fragments : le « Yaviste » rédigé au temps de Salomon, le « Elohiste » rédigé vers -850, le « Deutéronome » sous le règne d'Ezéchias vers -715, le « Sacerdotal » rédigé à Babylone vers -550.

Maurice aurait qualifié Jacques Attali d'hérétique, de traître, d'athée. Il vivait avec la certitude que le texte dicté par D. à Moïse était intouchable, sacré, que les 187 chapitres, les 304807 mots, avaient été consignés une fois pour toutes, qu'aucun signe ne devait, ne pouvait être changé.

Et comment ne pas imaginer une forte réaction de sa part à la lecture de ce passage de l'article consacré à Ruth : « Le judaïsme est une religion d'ouverture, le judaïsme ne peut survivre que s'il accueille de nouveaux venus, s'il accepte les conversions. Le judaïsme n'est donc pas une race. Il n'y a jamais eu quoi que ce soit dans le génome humain, qui détermine qu'un être est juif ou non juif. Pour certains rabbins du Talmud(26) un converti « est deux fois plus juif » que celui qui est né juif. Ruth, princesse convertie, est ma préférée parce qu'elle a choisi librement de devenir juive. »

Traductions :

1) Pourimlieu : Chant de Pourim

Bon Pourim, bon Pourim
Braves gens !
Savez-vous ce que Pourim veut dire ?
Cela veut dire manger des beignets !
Mais n'oublions pas Homen,
Homen est un méchant homme
Il porte des pantalons rouges
Sa femme s'appelle Merla
Sa fille Seria
Le fils s'appelle Kalme
Nous le pendrons à la potence
Tout en haut à la pointe
Où Homen est lui-même assis.

2) Mameloschen (la langue maternelle)

La langue maternelle n'est pas morte
La langue maternelle en difficulté
Elle dort dans le violon ...

3) Cholem(rêve)

Viens musicien, viens
Ne laisse pas ton violon muet ...
Joue autant que tu veux
Sans répit tout ce que tu peux

Joue un air pour danser
Joue un air pour pleurer
Joue un air pour shabbat
Des airs pour rêver
Comme hier dans notre rue
Comme hier dans notre shtetl

Viens chanteur, viens
La langue maternelle n'est pas morte
La langue maternelle est en difficulté
Chante tout ce que tu veux
Sans répit tout ce que tu peux
Un chant pour danser
Un chant pour pleurer
Un chant pour shabbat
Chante pour rêver
Comme hier dans notre rue

Comme hier dans notre shtetl

Entends-la sur les lèvres
Le chant en langue maternelle renaît.

4) A bildla fu sallamols (Une image d'autrefois)

Je la cherche partout
Notre maison dans la rue des juifs
Elle a disparu

Mais je la vois sur la photo,
C'est une petite maison
Elle se trouvait là :
Aujourd'hui à sa place, il y a la boucherie

Je la cherche partout
La synagogue du village
Elle a disparu

Je la vois sur la photo
Elle était en grès rose
Elle s'élevait là
Aujourd'hui à sa place, il y le magasin de fleurs

Je cherche partout le cimetière
Où repose ma grand-mère
Il a disparu

Je vois sur la photo
Une tombe envahie de mousse,
Il s'étendait là
Aujourd'hui à sa place se dresse la serre

Tout a disparu
Excepté les images d'autrefois.

5) Tou bi-chevat (Le Nouvel An des Arbres)

Il est assis au milieu du paradis
Pourtant la vie lui semble pénible :
La mésange chante, il ne l'entend pas
L'amandier fleurit, il ne le voit pas
Il dépérit au milieu du paradis

Il est debout au milieu du miracle
Pourtant tout lui semble étrange :
La semence germe
L'œil de l'arbre pousse

Il sent le plaisir
Qui devient déplaisir

Ouvrez les yeux, ouvrez les oreilles
« D'Zit esch do ! » Chante la mésange
Elle danse sur la branche :
Imite l'oiseau
Aujourd'hui c'est le Nouvel An des Arbres

6) Ashkénaze

Il parle bizarrement
Un mélange d'alsacien,
Français et yiddish.

« J'étais boucher caché
Avant la guerre, j'avais votre grand-mère
Pour cliente,
J'ai eu Dieu soit loué, beaucoup de chance
J'ai pu quitter l'Alsace à temps
Et me cacher dans le Midi

Il parle ...

A l'université on a besoin de moi
Dans le département yiddish
J'ai plus de 90 ans
Et parle toujours ma langue maternelle
Mais peu d'étudiants accrochent

Il parle ...

Il faut sauver la langue maternelle
La langue maternelle c'est l'âme
Des millions d'exterminés qui plane
Des 6 millions de gazés, brûlés
Par elle ils survivent

Il parle ...

Ecoute mon disque préféré :
Les mélodies des juifs polonais
Les mélodies des juifs lituaniens
Des mélodies ashkénazes
Leiser qui chante « une nuit froide »

Il parle ...

GLOSSAIRE

- (1) Shabbat : jour de repos
- (2) Roch Hachana : nouvel an juif
- (3) Akéda : terme qui désigne l'épisode biblique au cours duquel Dieu éprouva la foi d'Abraham
- (4) Chofar : corne d'un bélier, instrument utilisé à Roch Hachana
- (5) Maguen : étoile de David à six branches, hexagramme fait de deux triangles
- (6) Judegessle : rue des juifs
- (7) Sidra : derniers versets de la section hebdomadaire du Pentateuque
- (8) Mitswoth/ mitwa : commandements
- (9) Paracha : passage de la Torah étudié chaque semaine selon un ordre établi
- (10) Mameloschen : langue maternelle
- (11) Pessah : Pâque juive
- (12) & (13) Seder : repas rituel le soir de Pessah
- (14) Kasher : se dit d'un aliment conforme aux prescriptions
- (15) Chorba : soupe arabe
- (16) Zalabia : gâteau arabe
- (17) Chréa : sommet de l'Atlas près de Blida
- (18) Menora : chandelier à 7, 8 branches
- (19) Hannoukka : fête des lumières
- (20) Mazel tov: félicitations
- (21) Berith mila : circoncision
- (22) Baal Chem Tov : fondateur du mouvement hassidim
- (23) Chéma : écoute ! (premier mot du verset « Ecoute Israël ... »)
- (24) Yad Vashem : Mémorial israélien à Jérusalem en mémoire des victimes juives de la Shoah.
- (25) Kétouba : contrat de mariage
- (26) Talmud : une compilation des discussions rabbiniques se rapportant à la législation, à l'éthique, aux coutumes, à l'histoire des juifs.
- (27) Bar mitsva : cérémonie qui marque la majorité religieuse d'un garçon (13 ans et un jour)

